

25 avril 1935

## **De la littérature à l'économie et à la politique** **Nécessité d'une mystique**

Si vraiment la littérature d'un groupement comme la *Revue Phénicienne* a pu amener un profond mouvement d'opinion et des initiatives aussi hardies et aussi sérieuses que celle du Comité de redressement économique, il n'y a plus à hésiter : revenons à la littérature, à cette littérature.

Car si le Liban possède intelligences, activités et compétences – et cela, nous l'avons assez répété - il ne les possède qu'en puissance. Il lui manque la confiance, la foi en lui. La foi tout court. Cette foi que peut créer, un recueil de vers ou une proclamation naïve. Notre handicap est d'en être encore à devoir nous réaliser politiquement quand intellectuellement, nous l'avons déjà fait. Ce retard de l'action sur la pensée, nous ne pouvons le rattraper qu'en freinant la pensée, qu'en retournant sur nous-mêmes : nous avons trop de qualités, trop de civilisation même. Nous sommes trop sceptiques, trop facilement amusés, trop hantés par la crainte du ridicule.

Et aujourd'hui, il faut bien le dire, un nationalisme est toujours un peu ridicule. En Italie, on l'appelle fascisme. En Allemagne, on lui ajoute le correctif du socialisme. Aux Etats-Unis, en U.R.S.S., en Belgique, on le cache sous le nom de planisme. Il y a donc dans le monde un accord tacite pour ignorer la réalité du nationalisme.

Mais les autres pays peuvent se payer le luxe de dépasser le nationalisme, *parce qu'ils y ont passé.*

Ce n'est pas notre cas.

Avec une mentalité de XXe siècle nous en sommes, politiquement, au XIXe.

Notre révolution reste à faire.

Il nous faut encore des héros nationaux indiscutés, des chefs de bande sympathique, un clergé populaire. Tout cet attirail d'opéra-comique, comprendrons-nous enfin qu'il faut nous y résigner si nous voulons atteindre les masses ? Et qu'il nous faut aujourd'hui préférer Béranger à Cocteau, Byron à Valéry, Fra Diavolo à Al Capone et l'abbé Grégoire à l'abbé Brémond ?

Comprendrons-nous qu'il nous manque le goût de la grandeur, l'amour du risque et l'aversion du confort ? Qu'en cette littérature où nous voulons retourner, il nous faudra user de comparaisons faciles, de l'exclamation, de l'alinéa ? Que chacune de nos idées – même banale – doit être un manifeste, chacune de nos phrases – même creuse – une proclamation ?

Comprendrons nous que l'amateurisme est devenu désormais une disqualification criminelle et que pour sauver son pays, il importe de le servir contre soi, avec des moyens qui répugnent peut-être : avec brutalité, avec fracas, avec vulgarité au besoin ?

Le déséquilibre qui nous maintient dans la stagnation est celui d'une maturité dans le domaine intellectuel (et politique, ne craignons pas de la dire) et d'une enfance dans celui du pouvoir ; déséquilibre entre nos possibilités virtuelles et nos possibilités réelles.

On assiste au Liban à un abandon, à un défaitisme, à un laisser-aller de la pensée et de l'action qui entretiennent le plus monstrueux complexe d'infériorité qui soit, celui dont est victime un peuple tout entier.

A ce problème moral, une solution morale s'impose ; il faut élaborer et proposer une mystique.

Ce sont les éléments de cette mystique que nous allons rechercher.